

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

PARAISSENT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire (sans le port) 12 00
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, 12 00
Aux deux publications réunies, 24 00

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts.
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 35 cts.
Au-dessus par lignes, 45 cts.
Toute insertion subséquente, le quart du prix (à franchir les lettres.)

Education.

Industrie.

Progrès.

PICILETON DE LA REVUE CANADIENNE.

ETUDES HISTORIQUES.

LA ROBE ET L'ÉPÉE,

OU LA JEUNESSE DE DU GUAY-TROUIN.

I.—SAINT-MALO.

Nous n'apprenons rien de la plupart de nos lecteurs en leur disant que l'aspect et la position de Saint-Malo sont des plus magnifiques et des plus terribles qu'on puisse voir. Il faut, pour les apprécier complètement, arriver par mer dans la vieille cité d'Aaron (1). Mais si vous ne pouvez vous donner ce plaisir, jetez un coup d'œil sur la carte de la Manche. Non-seulement Saint-Malo domine le plus large golfe de ce petit Océan; mais depuis la pointe du Talberg jusqu'au cap de la Hague, quelle effrayante série d'îlots et de promontoires, de banes et de rochers, de forts et de canons! Né dirait-on pas d'une guêpe fantastique, ouverte du sud au nord sur un arc de cinquante lieues, et hérissée de mille dents de gruit blanches par l'écumée ou nées par la poudre? Or, pour descendre jusqu'à Saint-Malo qui occupe le fond de cette grande, il faut braver tous ces récifs et conjurer tous ces tonnerres. Et une fois descendus là, vous trouvez—un nid d'anges sur un écueil, une ville aussi compacte et aussi sourcilieuse que le roc qui la supporte, ébranlée à ce roc, ainsi qu'un vaste polyèdre, avec ses tours et ses bastions crénelés, une ville coiffée tous les matins d'un brouillard, et tous les soirs d'un orage, portant un collier de boucliers à feu par-dessus sa cuirasse de pierres de taille, attachant à ses flancs nus la mer montante comme une robe d'azur à franges d'argent, secouant autour d'elle avec une coquetterie farouche l'écharpe ruisseau des vagues, lançant au loin son moule et ses forts comme autant de débris à la tempête, bécotant dans son port une armée de vaillants matelots sur une flotte de vaillants navires, et démontant à chaque marée sa ceinture écumante, pour livrer passage aux invincibles enfants de Du Guay-Trouin et de Surcouf.

Pendant les dernières années du dix-septième siècle, sur le déclin du soleil de Louis XIV, au plus fort de nos guerres avec l'Angleterre et la Hollande, Saint-Malo régnait sur la Manche dans toute sa formidable majesté!

Seule alors et nue sur son rocher, à peine attachée à son câble de pierre (2), quelquefois rompue par l'ouragan, la cité d'Aaron ne portait pas encore ses lourdes chausses dont le génie moderne a flanqué ses murailles. Saint-Séverin, son fiancé jaloux, ne lui avait point mis au côté ce bouquet de villas fleuries et de jardins anglais dont les parfums offensent son rude orgueil. Elle respirait sans mélange l'air du godron pétillant dans ses chaumières, ou l'odeur des algues sauvages broyées par l'Océan sur sa grève d'or. Elle n'avait d'autre parure que ses long remparts battus de l'onde, ses hautes tourelles battues du vent, son gothique château balafra par les boulets, sa noire couronne d'artillerie foudroyante, sa mente de bouledogues hurlant autour de ses portes, son peuple de marins en chemises rouges et culottes blanches, ses vaisseaux à la voile dans sa rade ou à l'ancre dans son bassin, quelques moulins épars, dont l'ouragan déchirait les ailes, et aux jours de bataille, qui étaient ses jours de fête, la fumée de ses canons pour panache, la flamme de ses brûlots pour feu de joie, la bombe en éclats sur sa tête, et la mitraille criblant son drapeau.

Alors tout bourgeois de Saint-Malo portait l'épée, gardait sa ville et sa maison, armait et montait son navire, et faisait la course entre les deux mondes. Au premier vaisseau qui lui venait: « Qui vive! » ce vaisseau, était-il cent canons, il ne répondait ni: Breton, ni: Français, mais: Malouin; il arborait au grand mât son pavillon semé d'hermines, il prenait la hache d'une main, le pistolet de l'autre, et le poignard aux dents, il sautait à l'abordage; puis il amarinait tranquillement sa prise, l'amenait au port en fumant sa pipe, et la partageait avec le roi. Quand il avait ainsi rempli ses coffres et ceux de l'Etat, il endossait l'habit de drap d'or, allait saluer Louis XIV à Versailles, et s'en revenait quelque blessure le retenait à terre, il élevait un hôtel de granit sur son rocher, une villa royale dans ses bois, ajoutait un quartier à sa ville, un bastion à ses remparts, un phare à son rivage, et donnait une égérie à son évêque, ou un hôpital à ses compagnons.

Toute la population de Saint-Malo était digne de ses négociants et de ses capitaines. Né avec cette triple cuirasse que prête le poète au premier navigateur, chaque enfant avait une ancelle pour

berceau, à mer pour nourrice, la voile et l'aviron pour hochets. Celui qui eût tremblé à son premier combat eût été, comme le fils de Jean-Bart, attaché par son père au milieu de la mitraille. Aussi les matelots malouins ils étaient connus et redoutés comme les plus habiles et les plus intrépides, toujours les premiers à l'abordage et les derniers sur la vergue. Leur réputation était si incontestable qu'ils composaient exclusivement, par ordonnance du roi, l'équipage du vaisseau amiral de France, portant le premier pavillon de la chrétienté.

Tel était Saint-Malo, et tels étaient ses habitants, au moment où s'ouvrit l'histoire qu'on va lire.

II.—MONSIEUR RENÉ.

C'était le soir du lundi gras de l'année 1690. Il fallait aux Malouins, qui célébraient ce carnaval, une singulière ardeur pour le plaisir; car ils venaient d'apprendre que les Anglais se préparaient à bombarder leur ville pour la troisième fois. Exaspérés des victoires de ces braves corsaires, la populace de Londres s'était portée en masse au Parlement, et avait menacé les lords de les jeter dans la Tamise, s'ils restaient quinze jours encore sur leur siège à Saint-Malo. L'armée anglaise avait donc fait bouillir de poudre, de salpêtre et de mitraille le plus énorme brûlot qu'eût encore inventé le génie de la destruction, et elle avait lancé vers la Bretagne cette machine infernale, escortée de huit ou dix navires de guerre.

Malgré cette formidable attente, le lundi gras n'avait jamais été plus brillant à Saint-Malo. Tous les navires étaient pavés dans le port, tous les cabarets retentissaient de chants bachiques, et une foule de masques bariolés amusait la population sur les quais et sur les remparts.

Le chef et le boute-en-train de ces bandes joyeuses était un beau jeune homme de dix-sept ans, chez qui la valeur n'avait pas attendu le nombre des années. Grand et vigoureux, leste et décapité, la main blanche et fine, la démarche svelte, la mine avenante et quelque peu bruyante, de longs cheveux bruns, bouclés et flottants, la moustache en croc et vierge du rasoir, le teint coloré par un sang généreux, le nez légèrement aquilin, les yeux d'un bleu de mer, limpide et transparent, les sourcils épais et sombres, le front large et découvert; tel était le gentilhomme.

Ses compagnons l'appelaient René ou Monsieur René, et il avait sans doute de bonnes raisons pour cacher son nom de famille, car il imposait silence à ceux qui s'avisait d'en prononcer la première lettre. Du reste, on voyait que ce simple nom: monsieur René, était singulièrement populaire dans toute la jeunesse de Saint-Malo.

Quant à nous, qui pouvons être indiscret impunément, disons bien vite au lecteur que le véritable nom de ce jeune homme devait être un des plus glorieux du grand siècle de Louis XIV. C'était tout simplement René du Guay Trouin (1), le futur vainqueur de tant de batailles, le futur conquérant de Rio-Janeiro, le futur chef d'escadre du roi, etc., etc.

Loïn de prévoir alors une si haute destinée, sa famille voulait en faire un magistrat ou un consul, et l'avait envoyé à l'Université de Caen, où elle le croyait affublé de la robe et penché sur le Code Justinien;—tandis que le garnement traînait la cape et l'épée de foire en foire, jouant son or sur tous les tapis verts, son cœur contre tous les beaux yeux, et sa vie sur tous les écueils de la Manche. Il avait enfin couronné tant d'audace en venant fêter les jours gras à Saint-Malo pendant une absence de son père.

Suivi des enfants de la noblesse, de la bourgeoisie et du peuple, comme un roi l'eût été de sa cour et de ses sujets, monsieur René nequait donc depuis le matin, de folie en folie, son cortège de carnaval, jetant l'esprit à pleine bouche et l'argent à pleines mains, donnant les sérénades, et là des charivaris, distribuant aux dames les dragées et les sourires, aux pères et aux mères les mystifications, aux insolents les bourrades et les coups d'épée, faisant rire tous les bons diables et damner tous les honnêtes gens, bravant à la fois la maréchalesse, le guet et la garnison; dirigeant un combat naval en costume de chef d'escadre, présidant aux joutes du port sous l'habit d'un simple matelot, conduisant une troupe dansante de bayadères sous la pelisse dorée d'un nabab, et jouant, avec la robe d'avocat, la perrière et le bonnet carré, une farce de palais que Racine eût ajoutée aux *Plaideurs*.

Après tous ces jeux et toutes ces transformations, monsieur René disparut soudain vers cinq ou six heures. Il alla dans une nuberge ignorée reprendre ses habits, qui n'avaient rien de commun avec ceux de la basoche: les demi-hottes molles en cuir jaune, les amples culottes à la Louis XIII, le justaucorps brun sous le petit manteau noir, la ceinture écarlate nouée sur la hanche, le foure gris relevé par-devant, la plume rouge sur l'oreille, et la rapière au côté. Ainsi équipé, et digne d'être peint par Van Dyck,

notre héros courut au port, se jeta dans un canot, le poussa au large, saisit deux rames, et les maniant avec autant de force que d'adresse, traversa le détroit qui s'étend de Saint-Malo à Dinard.

Tout voyageur qui entre à Saint-Malo ou qui en sort par l'ouest, le nord et le sud, est obligé de franchir cette demi-lieue de mer, qui sert de mouchette à la Rance. On y trouve donc à presque toute heure des bateaux prêts à mettre à la voile. Une conque marine appelait autrefois les passagers; aujourd'hui c'est une cloche qui remplit cet office.

Si monsieur René se servit à lui-même de batelier, c'est qu'il voulait arriver plus vite et partir incognito. Il fut trompé, sans le savoir, dans cette dernière espérance; il eut beau rabattre son grand chapeau sur ses yeux, un homme de mauvaise mine, qui l'avait suivi jusqu'au port, le reconnut au moment où il s'embarquait. — C'est bien lui! dit cet homme avec un regard d'oiseau de proie.

Et il courut avertir une dizaine de personnages, non moins hétéroclites que lui-même.

III.—MARIE-ANGE.

Pendant ce temps-là, René fendait les vagues, arrivait à l'autre bord, y attachait son canot et gagnait la plus belle maison de Dinard.

Situé au sommet occidental de la côte, cette maison dominait à la fois le village et la route, la campagne et la mer, et le petit havre animé par les bateaux de passage. A l'entour régnait un jardin, planté de légumes et de fleurs ombragé d'une forêt d'arbres à fruits, et environné de ces talus rehaussés de haies vives, qui donnent un si gracieux aspect aux fermes bretonnes. Cette année-là, le printemps, était éclos un bon mois d'avance. Assi, rien n'était charmant à voir, aux yeux du soleil couchant, comme ce jardin tapissé de mousse humide, tendu de verdure flottante, émaillé de fleurs agrestes, embaumé de parfums sauvages. On eût dit une vaste corbeille d'épines blanches, d'églantines roses, de pâles marguerites et de boutons d'or,—sur laquelle chaque pommier se dressait comme un gros bouquet, laissant pleuvoir au souffle du soir, une neige odorante.

Eh bien, il y avait dans ce joli séjour quelque chose de plus joli encore; c'était une jeune fille qui venait d'apparaître, ou plutôt de s'épanouir à une croisée, comme la reine des fleurs de l'enclos. Rappelez-vous, en effet, tout ce qu'il y a de plus frais et de plus gracieux dans vos souvenirs, les joues vermeilles de l'enfance, une bouche à tromper les abeilles, des traits à dérouter la miniature, des cheveux qu'on eût pris pour de l'or transparent; et puis cette taille à la fois svelte et arondie, souple et vigoureuse de la jeune fille prête à devenir jeune femme, en un mot la fête de l'Amour sur le corps de sa mère, tout cela dans la riche costume des portraits de Langlière et de Algnard, avec certaines formes villageoises qui semblaient annoncer Watteau.

—Bonsoir, Marie-Ange, dit René sous la fenêtre, à demi-voix, et la main sur les lèvres. En trois pas il fut dans la chambre, mais la surprise le cloua sur le seuil. Au lieu d'accourir à lui, comme il s'y attendait, Marie-Ange lui sourit à peine et demeura sur sa chaise. Marthe, la vieille servante, ne l'avait pas même aperçu. Elle avait un air abattu qui tenait de l'abattement, et qui formait le plus étrange contraste avec sa figure virile, armée de bourgeois et de moustaches. — Ce fut un nouvel étonnement pour René, qui n'entra d'ordinaire à la maison qu'en terrassant ce dragon femelle.

— Singulière figure de carnaval! reprit-il avec sa gaieté communicative. Qu'avez-vous donc, petite sœur? Oit est M. Bernard, votre père?

A ce nom, Marie-Ange saisit la main de René, mais elle le laissa échapper un torrent de larmes.

Puis elle raconta ce depuis deux jours son père était disparu, sans que personne eût pu retrouver sa trace. — On le supposait noyé dans la baie, ou enlevé, sinon égorgé par des corsaires.

Il faut dire que M. Bernard était lui-même un des corsaires les plus redoutés de Saint-Malo. Après vingt ans d'expéditions brillantes et lucratives, il s'était retiré dans sa jolie maison de Dinard, où il se reposait en exerçant les fonctions qui avait commencé sa fortune, celles de pilote hauturier du roi, dont ses aïeux se glorifiaient de père en fils. Marie-Ange, sa fille unique et son idole, était la sœur de lait du jeune Trouin; de là, l'intime liaison qui existait entre ces deux enfants, et qui ne laissait pas d'effleurier depuis quelque temps la bonne Marthe. Plus sa maîtresse devenait jolie, plus monsieur René lui semblait dangereux; car il ne parlait guère de mariage, et c'était le plus mauvais sujet de Saint-Malo. L'honnête dragon, d'ailleurs, gardait les pommes d'or pour un rival, d'autant moins suspect à notre héros, qu'il lui touchait de plus près. Mais ce jour-là, toutes les préoccupations étaient pour M. Bernard.

Soit légèreté naturelle, soit égoïsme d'amoureux, René trouva ces préoccupations exagérées. — Allons donc! s'écria-t-il en essuyant les larmes de la jeune fille, et en admirant son visage embelli encore par cette rosée, votre piété

filiale bat la campagne, ma chère sœur. Jamais navire ni barque n'ont chaviré sous un Bernard. Votre père, d'ailleurs, n'est pas un poisson. Quant aux corsaires, il suit trop bien les prendra pour se laisser prendre par eux. Il se sera tout simplement chargé de la conduite d'un vaisseau ami, et il n'aura pas eu le temps de vous prévenir de son départ.

— C'est ce qu'il n'a jamais fait! dit Marie-Ange, voulant et n'osant espérer.

— Vous savez le proverbe, reprit le jeune homme, et y a commencement à tout. Par exemple, ajouta-t-il en serrant les blanches mains de la jeune fille, et en se mirant dans l'azur de ses beaux yeux, vous ne m'avez jamais dit encore que vous n'aimiez... autrement qu'un frère... à moi, qui ne vous parle depuis six semaines que de mon amour... et vous allez me le dire aujourd'hui pour la première fois, afin d'admettre l'amertume de nos adieux!

— Vous partez! s'écria Marie-Ange. Et ce mot valut presque celui qu'on implorait d'elle.

Il revêtit en sursaut le pauvre Marthe, dont tous les bourgeois flamboyèrent d'indignation.

— Il faut bien que je parte, hola! continua René en se rapprochant de Marie-Ange, mon père arrive ce soir ou demain de Brest, avec mon frère Luc, et vous savez que si ce cher père me trouvait à Saint-Malo...

— Oui, nous savons qu'il vous étrillerait de la bonne manière! interrompit Marthe, en arrachant René de son siège, comme pour joindre la démonstration à la parole. Ce digne M. Trouin! ajouta-t-elle, les bras croisés et les moustaches frémissantes, ce digne M. Trouin, qui vous croit plongé dans les lois et les ordonnances de l'Université, quand depuis deux mois on ne voit que vous au tripot et à la taverne, à la salle d'armes et à la comédie, partant où il y a de l'argent à perdre, des vitres à casser, du sang à répandre et de pauvres filles...

Elle n'acheva pas le reste de sa phrase, car René lui en fit avaler le reste, et la rejeta sur sa chaise en seignant de l'embrasser. C'était un plaisant manière de calmer les emportements de la bonne femme.

— Tout beau! ma chère Marthe, lui dit-il avec une gravité qui la fit rire elle-même et la dénonça suivant l'usage. Apprenez que la soupe au lait qui s'enlève se perd dans les cendres, et qu'un vieux proverbe dit: Tu te fâches, donc tu n'as tort! Voilà tout ce que je possède de la sagesse des nations, je vous l'offre de grand cœur. Quant à mon père, il oublie aussi que le naturel est par la porte rentre par la fenêtre, et il servira d'exemple à ceux qui prennent la vocation de leurs enfants à rebours. Il n'a beau me destiner à la robe, ventrillon, je suis fait pour l'épée, je ne connaîtrai jamais d'autre code que celui de la mer, d'autre tribunal qu'un bon navire, d'autre philosophie que celle des canons... et d'autres chaînes que celles dont Vénus attachait Mars, ajouta-t-il en se retournant gracieusement vers Marie-Ange.

Puis, tandis que la duègne grondait encore entre ses dents, il revint s'asseoir près de la jeune fille, lui répéta à demi-voix de tendres paroles, et finit par lui présenter une bagne enrichie de pierreries.

Marie-Ange rougit en hésitant, essaya la bagne avec une joie naïve, puis la retira brusquement et la remit avec un soupir. René s'aperçut alors qu'elle en avait une autre au doigt, un simple anneau d'or, est vrai, mais qui recevait de cette préférence un prix inestimable...

— Morbleu! dit-il en pâlisant et en se mordant la lèvre, qui vous a donnée cela Marie-Ange? quel qu'il soit, j'aime sa vie ou il aura la mienne!

— Silence! fit la jeune fille épouvantée; retirez ce blasphème... je vous porterai malheur! Partez, mon frère, ajouta-t-elle, en lui serrant convulsivement la main, oubliez-moi pour toujours, et laissez-moi pleurer mon père.

Cette scène allait finir cruellement, lorsqu'un grand bruit s'éleva du dehors.

PITRE-CHEVALIER.

(A continuer.)

LETTRES ESPAGNOLES.

Madrid, 30 septembre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que l'automne, dont j'avais senti les premières atteintes à mon départ de Paris, n'avait pas encore montré son premier nuage à Madrid. Un soleil éblouissant éclairait la capitale de toutes les Espagnes. Ce soleil brille encore aujourd'hui. Hier, par hasard, il s'était voilé la face durant deux heures, et ça été une stupéfaction générale. Un instant, tous les paroliers sont devenus des pamphlics.

A peine la diligence eut-elle franchi la porte de Bibao, qu'elle se trouva prise dans un encombrement inextricable de charrettes, de mulets, de boufs, de cavalerie qui allait à la parade, d'infanterie qui descendait la garde, de portefaix

et d'oisifs qui l'obligent à louvoyer comme une frégate entre des écueils. Un douanier se mit en avant-garde, et comme un pilote expérimenté, guida la diligence dans ce dédale de roues et de jant es.

Cette marche,—cette navigation! plutôt,—dura près de trois quarts d'heure. Après quoi la diligence, victorieuse de tous les obstacles, s'arrêta devant l'Hôtel de la Donna, *Calle de Alcalá*.

Immédiatement la douane mit la main sur les bagages des voyageurs, et pria ceux-ci d'aller se promener.

Cependant la Providence envoya sur les lieux un employé supérieur de l'administration. Une activité surprenante et merveilleuse enflamma tout à coup le corps des douaniers. A deux heures et demie, on délivra les bagages.

Ilest vrai qu'on les avait plombés à Irun.

Les ferries,—les foires,—avaient installé à Madrid leurs mille barreaux éphémères. Chaque rue, entre celles qui avoisinent la calle de Alcalá, avait les siennes. La calle de Garmen avait des étoffes, la calle de Santa-Cruz des cristaux et des poteries, la Plaza de l'Angel les vieux meubles et les chiniseries; la calle de Alcalá avait tout.

Il y avait là des bandes d'Aragonais rangés en bataille derrière leurs corbeilles défruits; des amas de pêches, des sacs d'azercelles, des monticules de melons d'eau, des pyramides de raisins, des tas de châtaignes, des paniers de poires embarrassant la rue et crouillant entre les jambes des passans; tout à côté, des boutiques de quincaillerie étalaient mille ustensiles reluisant comme l'or, des jattes, des cuves, des plateaux, des vases et toutes sortes de lampes, comme celles qu'on voit dans les musées d'antiquités, lampes patriarcales où il y a une cavité pour mettre l'huile et une éclairure pour assurer la mèche.

Puis s'élevaient des boutiques pour les jouets d'enfant, et des boutiques pour les couteaux. L'art de la poupée est encore au berceau de ce côté des Pyrénées. Une Petite Parisienne de six mois ne voudrait pas de la plus belle poupée espagnole; mais, en revanche, l'art du contenu y est poussé jusqu'aux raffinements les plus extrêmes. Il y a là de petits couteaux bons tout au plus à couper des cigarettes, et d'autres grands couteaux qui pourraient bien passer pour des membres de cavalerie. Les lames, affaillant, toutes les formes, et les manches sont taillés dans toutes les matières.

Entre les couteaux et les poupées, se rangent par files des multitudes de paniers et de corbeilles d'osier. Corbeilles de toutes couleurs, paniers de toutes formes: les uns pointus, les autres ronds; ceux-ci bariolés, ceux-là tout blancs; corbeilles à mettre un œuf, paniers à mettre un bouff.

Un peu plus loin, ce sont des tas de couvertures à ravir toutes les Andalousas de Séville: couvertures écarlates, pourpre, orange, azur, avec des arabesques et des franges de mille couleurs; ces couvertures-là servent de manteaux ou de tapis, comme on veut.

J'ai vu à la place de l'Ange un meuble chinois à pieds tortus, incrusté de nacre et d'ivoire, si grotesque et si bien bariolé, qu'il rendrait fou de joie la marquise la plus à la mode de la Chaussée-d'Antin. Ce meuble fantastique comptait bien deux ou trois cents tiroirs, ceux-ci longs et minces comme un tuyau de plume, ceux-là larges et plats comme une pièce de cent sous.

Ce qu'il y avait d'adorable dans ce meuble, c'est qu'on n'en pouvait absolument rien faire.

Ce marchand en demandait des sommes folles.

Au point du jour, les mules arrivent de tous côtés, faisant sonner leurs grelots et secouant leurs harnais éblouissants; les gitanos, secs comme un rotin et bruns comme la saie, passent et repassent sur leurs chevaux andalous; des cuirassiers en habits rouges partent pour la manœuvre, et des lanciers en habits jaunes mènent les chevaux de l'escadron à l'abreuvoir.

A tous les coins de rue, tout proche de la Puerta del Sol surtout, le regard était pris au vol par des lithographies si bleues, si vertes, si rouges et si jaunes, qu'elles faisaient papilloter les yeux. Il ne fallait qu'une seconde pour reconnaître les lithographies de la rue Saint-Jacques, et d'ites en espagnol.

Tout à côté des lithographies offraient bon ménage ensemble, vivant pêle mèle des livres sans nombre, ceux-là brochés et ceux-ci reliés en parchemin. Les trois quarts de ces livres sont imprimés en français. On y retrouve des œuvres complètes de feu M. de Sirey, les opéras-comiques de Marmontel, et des recueils de vaudevilles du temps de l'Empire.

Entre la Puerta del Sol et le quai Voltaire, il n'y a vraiment plus de Pyrénées.

Aux angles où le soleil éclairait les triomphantes lithographies dont je viens de vous parler, il y a toujours un attroupement de curieux.

A travers de toutes ces barreaux et parmi ces amoncellements de marchandises de toute espèce, va, vient, court, digne, terre, anglo, et se cultive une armée de curieux et de promeneurs qui fuient sans repos ni trêve. Les hommes sont à peu près vêtus comme tout le monde en France; mais les femmes montrent, en manière de nuances une audace à nul autre pareille,

(1) L'anachronisme Aaron, qui s'établit le premier sur le rocher de Saint-Malo, est regardé comme le fondateur de cette ville.

(2) Une jetée étroite est le seul trait d'union entre Saint-Malo et le continent.

(1) Chaque membre de la maison Trouin se distinguait par un titre particulier. L'aîné s'appelait Trouin de la Barbinette, comme son père; notre héros prit le nom de Du Guay, du village où il avait été en nourrice. La famille, du reste, possédait la noblesse, et Louis XIV ne fit que la confirmer plus tard à son illustre chef d'escadre.